Ami du Clergé du 2 juillet 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Evangiles. — XLIII. *6e Dim. après la Pentecôte :* Le devoir de l'aumône, 401.
Pour la fête de Notre-Dame du Mont Carmel. — Origine et avantages de la dévotion du saint scapulaire, 402.
Pour une Première Messe. — La dignité, la tâche et l'esprit du prêtre, 405.
Pour la fête d'un Saint ermite. — L'excellence de la vie érémitique, 408.
Pour une Adoration perpétuelle. — La nécessité de l'expiation, 409.
Mois de Marie. — XXIV. Au soir du Jeudi Saint, 412. — XXV. Sur la Voie douloureuse, 414.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XLIII

6e Dimanche après la Pentecôte

LE DEVOIR DE L'AUMÔNE

Mes frères,

Il est fait mention dans l'Evangile de deux multiplications des pains effectuées par Notre Seigneur, et l'Eglise les propose toutes deux à nos méditations, la première le quatrième dimanche de Carême et la seconde en ce sixième dimanche après la Pentecôte. Voyons les circonstances qui accompagnèrent celle-ci et les précieux enseignements qu'elles nous fournissent toutes deux.

I

Afin d'échapper aux persécutions des pharisiens, car l'heure de s'y livrer n'était pas encore venue, Jésus avait quitté la Galilée pour aller chercher un asile dans les provinces païennes de la Phénicie et de la Décapole. Le bruit de ses miracles l'y avait précédé; aussi, tout païens qu'ils étaient, dès qu'ils eurent appris sa venue, les habitants de ces régions se pressèrent ils autour de lui, afin d'implorer sa toute-puissance en faveur de leurs malades. C'est ainsi que la Chananéenne vient lui demander la guérison de sa fille qu'elle obtient en récompense de sa foi et de son humilité. De toutes parts on lui amène des muets, des aveugles, des boiteux, des infirmes et beaucoup d'autres, qu'on dépose à ses pieds avec l'assurance qu'ils seront guéris. Et de fait Jésus les délivre de leurs infirmités. Le peuple en est dans l'admiration, et dans leur joie ces païens glorifient hautement le Dieu d'Israël.

Cependant ces prodiges attiraient autour de Jésus des foules toujours plus nombreuses. Bientôt quatre mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, se trouvèrent réunis autour de lui, malgré le soin qu'il avait eu de se retirer dans un lieu désert, afin d'échapper à leurs démonstrations. Au bout de trois jours, les provisions dont s'étaient munis ses auditeurs se trouvèrent épuisées et, loin de tout village où ils pussent les renouveler, ils tombèrent dans une extrême détresse. Le divin Maître, dont la Providence est toujours en éveil et attentive à nos besoins, le savait. Il résolut de faire à nouveau un miracle pour apaiser leur faim. Appelant ses apôtres, il leur dit : « J'ai pitié de cette foule, parce que voilà déjà trois jours qu'ils demeurent avec moi et qu'ils n'ont rien à manger. Si je les renvoie ainsi dans leurs maisons, les forces leur manqueront, car quelques-uns sont venus de loin. »

Les apôtres furent surpris en l'entendant parler ainsi. Sans doute, ils ne doutaient pas de sa toute-puissance, car ils n'avaient point oublié la première multiplication des pains, mais ils se souvenaient aussi de l'accueil fait, peu de temps auparavant, à la Chananéenne, du pain des enfants qu'il ne faut pas jeter aux chiens, et ne s'attendaient pas à ce que leur Maître accordât à des païens les mêmes prodigalités qu'à des enfants d'Israël. « Comment, dirent-ils, trouver dans le désert assez de pain pour rassasier cette multitude ? — Combien avez-vous de pains ? demanda Jésus. — Sept, répondirent-ils, et quelques poissons. »

Alors il ordonna à la foule de s'asseoir, prit les sept pains et les poissons, puis, rendant grâces, il les rompit, les donna à ses disciples et les disciples les donnèrent au peuple. Les quatre mille hommes, les femmes et les enfants mangèrent et furent rassasiés. Et lorsque tous eurent mangé à leur faim, les apôtres recueillirent les reliefs du repas et en remplirent sept corbeilles fort grandes, puisque c'est dans une corbeille de ce genre qu'un jour les chrétiens de Damas descendront S. Paul des remparts de cette ville.

Cette seconde multiplication des pains, vous le voyez, diffère légèrement de la première; les bénéficiaires n'en sont pas les mêmes, le nombre de pains multipliés n'est pas le même non plus, non plus que le nombre de corbeilles recueillies après le repas. Mais elles se ressemblent sur deux points au sujet desquels je veux attirer votre attention.

II

Et d'abord, ces pains que Jésus multiplie, il veut les recevoir d'autrui. Certes, il n'eût pas été embarrassé pour les tirer du néant ou les faire descendre du ciel, comme Dieu en avait fait descendre jadis la manne pour nourrir les Hébreux dans le désert. Il ne l'a pas fait. Il a voulu que les hommes qui en avaient la possibilité soient ses coopérateurs dans l'acte de charité qu'il allait accomplir. Par là il nous apprend que nous-mêmes nous devons lui apporter notre concours dans le soulagement des pauvres qui, aujourd'hui encore, sont l'objet de sa compassion. Autrement

dit, il a voulu nous enseigner l'obligation où nous sommes de faire l'aumône.

Dieu, m. f., aime tous les hommes d'un même amour ; tous sont ses créatures, ses enfants et il destine à tous le même Paradis. Pourquoi donc ici-bas leur fait-il un sort si différent, une situation si inégale ? Pourquoi donc quelques-uns trouvent-ils dans leur berceau une fortune qui leur permet de mener une vie à l'abri du besoin, tandis que d'autres naissent dans la pauvreté et devront mener une vie de travail et de privations ? Est-ce pour que les premiers aient en partage les biens et les seconds les maux ? Non, certainement. Dieu permet cette inégalité parce qu'elle est nécessaire au bon fonctionnement de la société, au bien du pauvre comme à celui du riche. Il la permet surtout parce qu'il veut que le riche soit le ministre de sa Providence à l'égard des pauvres, qu'il se sanctifie par l'exercice de la charité et que le pauvre se sanctifie, lui, par l'exercice de l'obéissance, de l'humilité et du travail.

Lequel des deux se sanctifiera le plus facilement et le plus sûrement ? Le riche, croyez-vous ? Non pas, et nous en avons maintes preuves dans l'Evangile. N'y lisons-nous pas qu'il sera aussi difficile au riche d'entrer au ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'au contraire bienheureux sont les pauvres parce que c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux ? Pourquoi cela ? Parce que trop de riches sont tentés d'oublier que s'ils ont été favorisés des dons du Créateur, ce n'est pas pour qu'ils en jouissent seuls, s'accordent toutes les satisfactions et tous les plaisirs, mais pour en être les dispensateurs auprès de leurs frères malheureux.

Certes, Dieu pourrait venir directement en aide aux pauvres et pourvoir lui-même à leurs besoins, et il le fait parfois en opérant en leur faveur de vrais miracles ; mais ce n'est pas sa manière habituelle, c'est par notre intermédiaire, c'est par nos aumônes qu'il veut le faire, afin que nous ayons le mérite de celles-ci et afin que ces aumônes constituent comme un trait d'union fraternel entre les riches et les pauvres, en unissant les premiers aux seconds par la compassion et les seconds aux premiers par une affectueuse reconnaissance.

III

Les pains qu'il a miraculeusement multipliés, Notre-Seigneur les fait distribuer à la foule par le ministère de ses apôtres. C'est évidemment afin que ceux qui vont s'en nourrir reconnaissent que ce pain vient de lui ; ainsi, en même temps qu'il rend les forces à leur corps, il éclaire leur intelligence, leur fait toucher du doigt sa divinité et les dispose à croire en lui.

M. f., quand vous faites du bien autour de vous, et tout spécialement quand vous donnez l'aumône, faites-le dans un esprit de foi et pour l'amour de Dieu, d'abord pour que cette aumône vous soit méritoire pour le ciel, mais aussi pour que ceux à qui vous venez en aide voient que c'est la religion qui vous inspire, qu'ils soient par conséquent reconnaissants à cette religion, puisque c'est à elle qu'ils doivent ce qu'ils reçoivent de vous. Et si l'occasion ne se présente pas de faire l'aumône autour de vous, faites passer vos charités par les mains des ministres de l'Eglise.

L'Eglise, vous le savez, a hérité de l'immense pitié que ressentait son divin Fondateur pour les malheureux. Que d'œuvres charitables elle a fondées et continue de fonder pour secourir les misères de toute sorte ! Asiles pour les vieillards, orphelinats pour les enfants abandonnés ou sans familles, dispensaires, sanatoria, colonies de vacances, écoles chrétiennes, etc. etc. Soutenez toutes ces œuvres par vos générosités. Elles soulageront de votre part les corps, comme le font les œuvres similaires fondées par l'assistance publique et la bienfaisance officielle ; mais alors que les heureux effets de celle-ci s'arrêtent au corps, les effets bienfaisants des œuvres catholiques que vous soutiendrez s'étendront aux âmes. Leurs heureux bénéficiaires ne pourront manquer d'aimer davantage le bon Dieu qui vous inspire tant de compassion pour eux. Le dévouement chrétien des personnes qui dirigent ces œuvres, religieux, prêtres ou laïcs pieux, touchera leurs cœurs, leurs bonnes paroles les éclaireront et les ramèneront à Dieu s'ils en sont éloignés.

Et c'est ainsi que, grâce au désintéressement surnaturel de ceux qui dispenseront vos aumônes, grâce surtout au double but que vous aurez en vue en les faisant, le pain que vous donnerez se trouvera multiplié lui aussi, puisqu'il servira au corps et à l'âme de ceux qui le recevront. Ainsi soit il.

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DU MONT CARMEL

(16 juillet)

ORIGINE ET AVANTAGES DE LA DÉVOTION DU SAINT SCAPULAIRE

> *Mons in quo beneplacitum est habitare in eo, etenim Dominus habitavit in finem.*
>
> C'est la montagne où il a plu à Dieu d'habiter ; en effet, le Seigneur y demeurera jusqu'à la fin. (Ps. LXXII, 17).

Mes frères,

Quoique sur la terre il n'y ait aucun lieu qui ne mérite nos repects, parce qu'ils sont tous sanctifiés par la présence de Dieu, nous pouvons dire cependant qu'il y en a où il aime de préférence à répandre sur les hommes l'abondance de ses grâces. Telle était autrefois la montagne de Selmon, sur laquelle, comme nous l'assure le saint roi David, le Seigneur se plaisait à manifester toute l'étendue de ses bontés à l'égard des Juifs.

Déjà vous avez deviné ma pensée ; vous comprenez que je veux aujourd'hui vous conduire non

sur la montagne de Selmon, mais sur celle du Carmel, dont le nom seul fait battre de joie et d'amour tous les cœurs généreux et reconnaissants. A ce souvenir, ne semble-t-il pas que vous êtes les heureux témoins de la vie sainte des cénobites qui, les premiers, élevèrent un sanctuaire pour honorer Marie d'un culte tout particulier? C'est là, en effet, qu'après l'ascension de N.-S. Jésus Christ, la T. S. Vierge, comme nous le rapporte une tradition, aimait à diriger ses pas pour visiter les pieux disciples du prophète Elie et leur donner les plus vifs témoignages de sa tendresse maternelle, en attendant qu'elle les honore du glorieux privilège de porter son vêtement appelé par la Sainte Eglise scapulaire ou petit habit de la Vierge.

Le scapulaire! Je voudrais vous inspirer de la vénération pour lui, ou plutôt augmenter celle que vous avez déjà, en vous faisant connaître sa divine origine, puis vous inspirer de la confiance dans sa vertu, en vous faisant connaître ses glorieuses prérogatives.

Je prie Marie de bénir mes paroles et de leur faire produire dans vos âmes des fruits de salut.

I

A Dieu ne plaise, m. f., qu'en venant vous parler de l'excellence de la dévotion du scapulaire du Mont Carmel, je prétende relever la confrérie du Carmel au détriment de celles qui ont été établies pour notre sanctification; je veux seulement vous édifier et vous instruire, en établissant que le scapulaire, entre toutes les pratiques de dévotion instituées pour honorer la Mère de Dieu, mérite à tous égards notre vénération et toute notre confiance. Vous en serez persuadés après avoir envisagé sa divine institution et ses progrès rapides.

Il s'est rencontré au XIIIe siècle, dans l'île des saints, un homme d'une piété peu commune, d'une pureté angélique, d'une grande austérité, d'une sainteté consommée. C'est le Bienh. Simon Stock. Prévenu par la grâce, il se retira, bien jeune encore, dans la solitude, où on le vit se courber sous le joug des plus effrayantes macérations. Quelques racines faisaient toute sa nourriture; l'eau d'une fontaine étanchait sa soif; le creux d'un arbre lui servait d'habitation; la pénitence, la prière, la lecture des Livres Saints se partageaient tout son temps. C'est dans cette vie de retraite que Marie, la protectrice de son innocence, aimait à le visiter et que Dieu se plaisait à inonder son âme des joies de la contemplation. Il eût ressemblé aux anges du ciel s'il n'avait eu sur eux l'avantage de souffrir.

Il y avait déjà trente trois ans que notre Bienheureux menait cette vie angélique quand, averti par révélation de l'arrivée en Angleterre de quelques religieux du Mont Carmel, il alla aussitôt les prier de lui permettre de vivre sous l'obéissance de leur règle, afin de mieux servir sa mère du ciel, ce qui lui fut accordé. Dès lors son amour pour Marie alla toujours croissant, et c'est pour l'en récompenser, pour montrer surtout aux persécuteurs de l'Ordre des Carmes combien cette famille lui était chère, que la T. S. Vierge lui apparut, tenant dans ses mains un scapulaire qu'elle lui présenta en disant : « Reçois, mon cher fils, le scapulaire de ton Ordre, privilège pour tous les religieux du Carmel, car il est la marque distinctive de ma confrérie. Celui qui mourra revêtu de ce scapulaire sera préservé des feux éternels. C'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls, le gage d'une paix et d'une protection toute spéciale, jusqu'à la fin des temps. »

Pourrait-on douter raisonnablement de la véracité de cette révélation? S'il en était ainsi, m. f., il suffirait, pour le prouver, de constater la vertu du scapulaire manifestée par des miracles éclatants. Que d'incendies n'a-t-il pas éteints et combien de fois n'a-t-on pas vu les flammes ne pas le toucher, tout en consumant les objets dont il était entouré! N'a-t-il pas arrêté les violences de la foudre, calmé les tempêtes et servi de bouclier contre la balle meurtrière? « J'arrive de combattre, écrivait à sa mère un soldat de l'héroïque campagne de Crimée. Après vingt-quatre heures d'un combat meurtrier, plus de deux cent cinquante soldats ont succombé autour de moi. Les ennemis nous tiraient à bout portant. Pour moi, j'en suis sorti sain et sauf. Je vous prie de croire que je n'ai pas oublié la Sainte Vierge en combattant. J'ai reçu en pleine poitrine deux balles qui, grâce à mon scapulaire, ne m'ont fait aucun mal; je les conserve avec soin et j'espère pouvoir, avec la protection de Marie, vous les montrer un jour. »

Visitez tous les sanctuaires que la piété des fidèles a élevés à la Vierge mère; interrogez les nombreux ex-voto dont leurs murs sont tapissés, et vous reconnaîtrez que par la vertu du scapulaire on a obtenu de Marie les grâces les plus signalées.

On nous objecte souvent qu'aujourd'hui on n'est plus témoin de semblables prodiges. C'est une erreur. Le scapulaire n'a point perdu son efficacité, et la T. S. Vierge n'a pas non plus rétracté les magnifiques promesses qu'elle a faites à son serviteur en le lui présentant. Son amour pour nous n'a point changé, et si par le moyen de ce saint habit nous n'obtenons pas des faveurs célestes, c'est que nous manquons de confiance dans sa vertu. Cette dévotion ne doit point souffrir de notre incrédulité; son institution est divine et ses admirables progrès, malgré les difficultés suscitées par l'enfer, nous la rendent de plus en plus chère.

Dans tous les temps et dans tous les lieux la dévotion à Marie a trouvé des contradicteurs et rencontré des obstacles à vaincre, car, comme de tous les moyens de salut mis à la disposition du chrétien elle est celui qui est le plus efficace, le démon n'a rien négligé pour pouvoir nous en priver. Il ne faut donc pas s'étonner si dès son principe cette dévotion a été vivement attaquée.

Dominés par l'esprit de contradiction, des hommes indignes de leur titre de chrétiens et même du caractère sacré dont ils étaient revêtus, écrivirent contre la dévotion du saint scapulaire. Le Souverain Pontife allait être ébranlé par leurs captieuses représentations, et les espérances du Bienh. Simon étaient sur le point de s'évanouir. Mais ces hommes n'avaient point réfléchi que, par leurs diatribes, ils sauvaient la cause du scapulaire, la vérité n'apparaissant jamais mieux que quand elle est attaquée. D'autre part, la Sainte Vierge n'avait pas fait de vaines promesses à son serviteur ; cette Reine puissante, qui écrasa la tête du serpent infernal, fit bientôt sentir à ses ennemis la force de son bras, et l'Ordre du Carmel fut confirmé par l'autorité apostolique.

Dès lors, la dévotion du scapulaire fit les plus rapides progrès. De toutes parts, on vit les chrétiens accourir vers ceux que Marie a constitués les dispensateurs de ses grâces. Les seigneurs, les princes, les rois ajoutent à leurs titres de noblesse celui d'enfants du Carmel. Les évêques, les cardinaux, les Souverains Pontifes eux-mêmes voudront prendre rang parmi les confrères du Carmel et dans la suite on entendra un pape dire au cardinal qui voulait lui ôter son scapulaire, en le revêtant des habits pontificaux, sous prétexte que l'habit du pape renferme la vertu de tous les autres : « Laissez-moi Marie, afin que Marie ne me laisse pas. »

On ne saurait en douter : la dévotion au scapulaire est celle de tous les chrétiens. Depuis plus de cinq cents ans, elle subsiste dans l'Eglise catholique, et elle y subsistera jusqu'à la fin des siècles, malgré les railleries et la persécution des impies que de tout temps l'enfer a suscités pour lui porter atteinte. Elle se répand de plus en plus. De là ces Indulgences sans nombre dont les Souverains Pontifes ont enrichi cette confrérie et qui nous sont réparties d'une manière plus particulière douze fois dans l'année.

Ainsi le scapulaire, enrichi des faveurs de Marie, nous présente une nourriture spirituelle capable de rassasier le chrétien pour l'éternité. Oui, il était juste qu'une dévotion dont l'institution est divine fût embrassée par tous les fidèles, puisqu'elle leur procure des avantages qui doivent nous la rendre plus chère encore et dont je vais vous entretenir.

II

Pour comprendre les avantages que la dévotion du scapulaire procure au chrétien, soit en cette vie, soit en l'autre, il suffit, m. f., de lire attentivement le texte des révélations faites par la T. S. Vierge au Bienh. Simon et au pape Jean XXII. D'après les paroles de Marie, il est clair que ce vêtement est pour le chrétien un gage de la protection de sa mère du ciel, dans les dangers de la vie, à l'heure de la mort et jusque dans les flammes du purgatoire.

Je dis d'abord que le scapulaire est une protection pour le chrétien dans les dangers de la vie. Pour en être persuadé, nous n'avons qu'à diriger nos regards sur ce monde dans lequel nous sommes obligés de vivre. A quels dangers ne sommes-nous pas exposés tous les jours ! De quelles tentations ne sommes-nous pas assaillis ! A quelles humiliantes et déplorables chutes ne sommes-nous point sujets ! Hélas ! presque tous les objets que nous rencontrons dans ce monde sont pour notre faiblesse une pierre d'achoppement. Comment, en effet, ne point participer à la malice de ce monde pervers, quand on est obligé de respirer l'air corrompu qu'il répand ? Comment pouvoir éviter tous les dangers auxquels nous sommes exposés ? Rassurons-nous, confrères du Carmel : Marie s'est engagée à nous prendre sous sa protection. Portons toujours le saint scapulaire, puisqu'elle nous déclare qu'il est un signe de salut dans les dangers de la vie.

Etes-vous agités par le vent des tentations ? Etes-vous sur le point d'aller heurter contre les écueils de la tribulation ? Ayez recours à Notre-Dame, et bientôt l'orage cessera de gronder, et le vent de la grâce vous conduira doucement dans le port de la délivrance. Le démon de la vanité, de l'orgueil, de l'ambition, de l'envie tente-t-il de s'emparer de votre cœur ? Prenez votre scapulaire, baisez-le religieusement, car, à sa vue, l'esprit infernal tremble et s'enfuit. L'aiguillon de la volupté presse-t-il vos sens ? Recourez à votre scapulaire qui est comme un bouclier contre lequel viendront s'émousser toutes les flèches de votre ennemi spirituel. Ames timides, êtes-vous alarmées à la vue de vos nombreuses prévarications ou frappées de cette terreur qu'inspirent toujours les jugements de Dieu ? Voyez-vous l'abîme du découragement et même du désespoir s'ouvrir devant vous ? Recourez encore à votre scapulaire et bientôt une espérance ferme et entière viendra soutenir votre cœur abattu. Oui, dans vos combats, nouveaux David, armez-vous du scapulaire, comme d'une fronde mystérieuse, et bientôt ces Goliath invincibles en apparence tomberont à vos pieds sans force et sans défense, car Marie vous assure de sa protection pendant cette vie.

Mais c'est surtout à l'heure de la mort que Marie vient protéger les confrères du Carmel et les empêcher de tomber dans les flammes de l'enfer.

Si triste que soit notre situation dans le monde, si funestes qu'apparaissent les périls auxquels notre vertu y est exposée, ils ne peuvent entrer en parallèle avec ceux qui nous environnent à nos derniers instants. Moment terrible que celui qui précédera immédiatement notre bonheur ou notre malheur éternel ! Le paradis ou l'enfer : cruelle incertitude ! Ah ! si la seule pensée de la mort, bien approfondie, glace d'effroi le sang de l'homme le plus intrépide, alors que rien ne le menace encore, dans quelle consternation elle ne doit pas jeter celui qu'elle presse déjà de ses mains glaciales ! Enfants de Marie, pieux confrères du Carmel, ne craignez pas, à la vue de ce redoutable

passage. Le scapulaire sera pour vous la robe nuptiale dont doit être revêtu celui qui est convié aux noces du roi : il imprimera sur votre front le caractère des enfants de Dieu. Et vous serez du nombre de ceux que l'ange exécuteur de la justice divine ne doit point exterminer : Marie vous protégera, vous défendra contre vos ennemis et les dissipera. Sa promesse est formelle, ses engagements sont sacrés et solennels ; elle ne saurait les rétracter. Ceux qui mourront revêtus du scapulaire, a-t-elle dit, ne souffriront point des flammes éternelles.

Mais quel sens faut-il attacher à ces paroles ? Veulent-elles dire que Marie arrachera aux supplices éternels jusqu'à ces pécheurs qui n'auront jamais voulu se convertir et meurent dans une affreuse impénitence ? Par là il faut entendre que Marie, invoquée à l'heure suprême du chrétien, veillera avec une grande sollicitude sur les derniers instants de ceux qui se sont fait une gloire d'être membres de la confrérie du Carmel, qu'elle leur préparera une sainte mort après une sainte vie, qu'elle mettra en œuvre toutes les ressources de sa puissance pour leur inspirer un vrai repentir de leurs fautes s'ils sont en état de péché mortel. Nous en avons un exemple frappant dans la personne de ce gentilhomme anglais qui, blessé mortellement dans un duel, blasphémait encore dans son délire, mais ne fut pas plutôt recouvert du scapulaire par le Bienh. Simon qu'à l'instant même il recouvra la raison, pleura ses péchés et expira réconcilié avec Dieu.

A la mort ne se bornent pas les salutaires effets du scapulaire ; ils pénètrent au-delà du tombeau : je veux parler de la délivrance prompte et entière des peines que le pécheur mourant, mais rentré en grâce avec Dieu, doit endurer dans les flammes du purgatoire. Pour comprendre toute l'étendue de ce bienfait, il faudrait pouvoir se former une idée exacte des tourments que la justice divine exige pour les péchés pardonnés, mais non expiés. Le feu du purgatoire, dit S. Grégoire, n'est pas autre que celui de l'enfer, car c'est le même souffle qui l'allume, la même indignation qui l'entretient, le même miracle qui le fait agir sur les âmes.

Qui de nous pourra jamais supporter les ardeurs de ce feu ? Réjouissez-vous, chers confrères du Carmel, Marie viendra vous délivrer de ce lieu d'expiation, en offrant à votre juge la surabondance de ses mérites. Elle descendra dans le purgatoire pour vous y visiter, vous consoler et vous conduire ensuite dans le séjour des bienheureux. C'est une indulgence plénière qu'elle tire des trésors de sa miséricordieuse tendresse et qu'elle a fixée, comme il convenait, au jour que l'Eglise lui a spécialement consacré sur la terre, je veux dire le samedi. Mais cette insigne indulgence ne nous est accordée qu'à des conditions qu'il ne faut pas négliger. D'après le décret porté par le pape Paul V, ceux-là seuls pourront gagner cette précieuse indulgence qui auront porté toute leur vie le saint scapulaire, gardé la chasteté qui convient à leur état et récité l'office canonique de la T. S. Vierge, ou, s'ils ne savent pas lire, observé les jeûnes de l'Eglise et l'abstinence du mercredi et du samedi.

Quand, sur un champ de bataille, un guerrier s'est distingué de manière à recevoir la croix des braves, il la porte sur sa poitrine avec un légitime orgueil. Cette décoration le lie plus que jamais à son pays et à son chef. Si les ennemis de la patrie lui proposaient une trahison, il n'aurait qu'à jeter les yeux sur sa croix pour éprouver aussitôt le sentiment de l'indignation et en même temps une recrudescence de dévouement envers la personne de son roi. Or, m. f., le scapulaire doit entretenir en nous d'aussi nobles pensées. C'est Marie qui nous l'a donné comme une décoration et nous devons nous en servir lorsque les ennemis de la religion et de notre âme sollicitent de nous une trahison.

Montrons que tout ce qui attaque Jésus, notre divin chef, Marie, notre immaculée Mère, nous blesse et nous déchire. Sachons qu'au jour où nous sommes devenus membres de la confrérie du Carmel, il s'est fait entre nous et Marie une alliance de paix, que rien ne doit rompre ; que ses intérêts sont les nôtres, que sa gloire est la nôtre. Ah ! ne quittons jamais ce vêtement, afin que Marie ne nous quitte jamais. Restons fidèles à Marie, et Marie nous restera fidèle. A l'heure de notre mort, elle priera pour nous, puis, après ce moment, nous présentera à Jésus son divin Fils, comme ses enfants bien-aimés, et nous revêtira d'un autre vêtement, celui de la gloire, pour que, dans la splendeur des saints, nous chantions le cantique du salut. Ainsi soit-il.

POUR UNE PREMIÈRE MESSE

LA DIGNITÉ, LA TACHE ET L'ESPRIT DU PRÊTRE

> Et vous. mon fils, vous serez le prophète du Très Haut,... vous irez porter au peuple la science du salut.... avec les sentiments de miséricorde qu'avait le Fils de Dieu quand il nous visita.
> (Luc, I, 76).

Mon cher ami,

Les paroles que je viens de vous rappeler ont bien souvent repassé sur vos lèvres au cours de ces derniers mois ; l'occasion ne vous a point manqué, durant les années de votre formation cléricale, de les méditer longuement et d'y chercher un aliment vital pour votre âme ; aussi vous doivent-elles être chères autant que familières, et vous n'êtes point étonné qu'elles soient venues à mon esprit. C'est qu'en effet on ne saurait mieux exprimer l'éminente dignité du prêtre, la grandeur de sa mission et l'esprit dans lequel il doit s'en acquitter. Daignez, m. f., prêter à mes paroles une oreille attentive, afin de mieux apprendre l'honneur que Dieu vous fait en choisissant un prêtre parmi vous, afin de l'en remercier et de lui

demander de nouveau pareille faveur, afin de savoir mieux aussi de quel respect, de quelle confiance vous devez entourer le ministre de Dieu.

I. — *L'éminente dignité du prêtre*

Il y a quelque douze ou treize ans, vous n'étiez, mon cher ami, parmi vos compatriotes, qu'un enfant, partageant les jeux et l'insouciance de ses camarades. Tout au plus une piété plus profonde, une intelligence plus vive, une éducation plus chrétienne pouvaient-elles vous distinguer des autres, et les personnes un peu habituées aux choses surnaturelles découvrir en vous une âme préparée à entendre l'appel divin. Cet appel est venu en son temps, il a été entendu, vous y avez répondu.

Depuis ce moment, lentement, mais d'une façon continue, vous vous êtes acheminé vers cet autel resplendissant où vous venez de monter pour votre première messe; l'Eglise, attentive et sage, a consacré des années à meubler votre esprit, à fortifier votre volonté, à former votre cœur, à enrichir votre âme ; elle vous a agrégé au rang des clercs et vous a confié ses premiers pouvoirs. Toutefois elle a attendu l'année dernière pour vous demander un engagement définitif et irrévocable. Jusque-là, vous étiez libre de rentrer dans le monde, d'y reprendre votre place, et d'y partager l'état de vie ordinaire avec ses labeurs simples et ses joies.

Avec la confiance et la décision des pêcheurs de Galilée, vous avez répondu par le don total de vous-même, quittant pour le service du Maître, non seulement le passé et le présent, mais encore un avenir que beaucoup d'autres voient, avec leurs yeux de vingt ans, tout lumineux et lourd de bonheur. Comme vous avez été récompensé de votre confiance! « Désormais je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis » (Jo., xv, 15). « Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise. » (Luc, x, 16). « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, allez donc enseigner toutes les nations... Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » (Mat., xxviii, 18-19). « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jo., xx, 23).

Les Juifs s'étonnaient jusqu'au scandale parce que le Christ osait remettre les péchés, et voici que vous, l'adolescent d'hier, vous direz demain au pénitent agenouillé devant vous : « Je t'absous de tes péchés. » Et tout à l'heure, quand vous aurez prononcé sur le pain et le vin du sacrifice les paroles consécratoires, quand vous aurez dit : « Ceci est mon corps... ceci est mon sang. » nous croirons d'une foi ferme que c'est le corps et le sang du Christ, nous croirons que le Christ lui-même a parlé par votre bouche.

Un autre Christ, un prolongement de son humanité pour le rayonnement de sa vie d'amour, d'illumination, de salut, voilà donc ce que vous êtes devenu : « *propheta Altissimi*, prophète du Très-Haut, » ambassadeur de Dieu, légat du Christ parmi nous. Et vous serez en quelque sorte, partout où vous irez, où vous appellera votre ministère de demain, vous serez l'Emmanuel, Dieu avec nous.

Qui donc, en effet, rappelle aux hommes attirés vers la terre par leur travail et leurs passions, qu'il y a un ciel au-dessus de leurs têtes ? Qui donc leur parle, par sa seule présence, de la vie future et de l'immortalité de l'âme ? Qui donc les préserve de tomber dans un matérialisme grossier ou dans une immoralité sans frein ? Qui donc sauvegarde leur dignité humaine et conserve à leurs âmes, soit l'idéal chrétien, soit au moins un programme de vie honnête, sinon le prêtre ?

Oui, nous pouvions bien le dire, le prêtre dans une cité, dans un village, c'est en quelque sorte Dieu rendu visible, vivant d'une vie semblable par beaucoup de points, hormis le péché, à celle des paroissiens. Et qu'a fait le Christ lui-même, sinon réaliser dans une vie humaine, accessible à notre imitation, la sainteté de Dieu ? Au soir de sa vie, comme Philippe lui demandait : « Montrez-nous donc le Père et nous serons satisfaits, » n'a-t-il pas répondu : « Philippe, celui qui me voit, voit mon Père, car le Père et moi nous sommes un. » (Jo., xiv, 9). Toutes proportions gardées, on pourra dire aussi : Quiconque voit le prêtre, voit Dieu auprès de lui ; car le prêtre a pour modèle le Christ lui-même et il doit avoir pour ambition de pouvoir dire aux siens comme S. Paul : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ. »

Et c'est encore le même apôtre qui écrivait aux Corinthiens (ii, 20) : « Nous avons à accomplir un mandat à nous confié par le Christ, nous sommes les légats du Christ, » parole et mandat qui fondent notre autorité et nos droits, mais aussi nos devoirs.

II. — *La mission du prêtre*

Ce mandat, le prêtre Zacharie l'annonçait au Précurseur naissant, dans les termes que voici : « Tu marcheras devant la face du Seigneur et tu iras porter à son peuple la science du salut et la rémission des péchés. »

La science du salut, c'est, sur les lèvres du Christ, « la lumière du monde » apportée par lui, transmise par les siens. La lumière, c'est la joie, c'est la vie ; qu'elle fasse place aux ténèbres, ce sera au contraire la souffrance, la tristesse et la mort. Mais il n'est pas que les plantes qui aient besoin de lumière, les esprits aussi ont besoin de la clarté qui leur est propre ; à son défaut, ils s'égarent dans des idées fausses, dans des erreurs de toutes sortes, erreurs qui conduisent à longueur de temps, mais infailliblement si le cours n'en est interrompu, les sociétés aux abîmes.

Cette lumière des esprits, elle a nom la vérité, et Jésus-Christ a dit : « Je suis la vérité » ; de toute évidence, le Christ est en effet le seul qui offre ces

deux garanties indispensables pour appuyer notre foi : une science absolue et totale qui n'admet aucune ignorance, aucun oubli, donc aucune erreur, et une bonté infinie qui ignore toute passion aveuglante, tout intérêt partial, toute malice et imperfection.

De cette vérité vous serez, mon cher ami, le dispensateur fidèle et généreux ; vous le serez par la parole, vous le serez aussi par l'exemple ; vous le serez là où Dieu vous appellera, mais quand ce serait seulement, comme pour beaucoup de vos frères, dans un modeste village, dans une humble paroisse, votre tâche resterait assez grande et assez belle pour que vous lui apportiez tout votre enthousiasme et toute votre générosité.

Votre tâche, ce sera d'inculquer aux enfants la connaissance de Dieu, l'obéissance à ses commandements, le respect de l'autorité, de rappeler aux autres la loi de justice et celle de charité ; ce sera de sauvegarder les bases indispensables sur lesquelles reposent, avec la vie des sociétés, le bonheur et le salut temporel de tous les peuples ; je dis bien : de tous les peuples, car les nations, comme les familles et les individus, sont solidaires les unes des autres.

Mais votre tâche, ce sera plus et mieux que cela, ce sera d'apprendre aux âmes leur origine divine, leurs relations de famille avec le Père qui est dans les cieux, leur devoir d'amour filial et fraternel, leurs espérances et leur vocation de fils de Dieu, d'héritiers du ciel. Votre tâche, ce sera de leur faire connaître chaque jour davantage la doctrine de l'Apôtre : « Dieu nous a choisis dès avant la création du monde pour que nous soyons des saints. » (Eph., I, 4).

Mais il ne suffit pas de connaître le chemin pour accomplir un voyage, il faut encore se mettre en route ; le guide ne se contente pas de faire connaître l'itinéraire, il prend la tête de son groupe et il marche en avant. Aussi le prêtre n'est il pas seulement la « lumière du monde, » mais encore « le sel de la terre, » il préserve de la corruption. Comment cela ?

Tout d'abord, par sa seule présence et son habit, il prêche le renoncement, l'habitude de l'effort, l'esprit de sacrifice, garanties de la vertu. Ensuite, il ravive dans les esprits la pensée de Dieu et de l'éternité, la mémoire des commandements et des devoirs d'état. Enfin, par les sacrements dont il est le dispensateur, il purifie les âmes, il leur donne ses conseils, il leur assure l'aliment et la force pour mieux soutenir la lutte et avoir raison de l'ennemi.

Mon cher ami, c'est là une œuvre d'art que Dieu vous confie, la plus grande et la plus belle de toutes ; chef-d'œuvre où les actions s'inscrivent en vertus et en mérites, en traits qui ne s'effaceront jamais. Vous aurez à former ainsi, par la discipline morale, des intelligences lumineuses et judicieuses, des volontés fermes, des consciences droites, des cœurs généreux et désintéressés, des âmes loyales ; vous aurez pour tâche de donner aux parents des fils respectueux et aimants, aux enfants des parents généreux et sages, aux sociétés des hommes de caractère et à Dieu des saints.

Tâche qui commencera avec l'onction sainte du baptême et avec le premier éveil de la raison, qui se continuera par le catéchisme et l'éducation, qui se poursuivra dans les œuvres d'adolescence et de jeunesse, dans la préparation au mariage et les groupements d'action catholique, et qui ne s'achèvera qu'avec la vie. Car vous aurez non seulement à préparer des apôtres, mais encore à les lancer dans l'action, à diriger et contrôler leur activité, et par eux à étendre, tant en surface qu'en profondeur, le rayonnement de votre salutaire influence.

Telle est l'œuvre qui vous attend, telle est la mission que le Christ vous a confiée, elle est aussi vaste qu'elle est belle et admirable, et son immensité vous pourrait effrayer si vous n'aviez avec vous le Christ qui l'a inaugurée, les saints qui l'ont continuée, tous vos frères dans le sacerdoce qui l'ont assumée comme vous et avec vous. A votre modeste place, vous voudrez, à l'exemple de tant d'autres, lui apporter à la fois toute votre générosité et votre confiance dans le plus complet désintéressement et la plus parfaite humilité.

III. — *L'esprit du prêtre*

Les erreurs de l'esprit, les faiblesses de la volonté, quand elles se multiplient et deviennent collectives, amènent dans la société des troubles et des malaises douloureux. Certains alors accusent un groupe d'individus, préconisent un changement radical, songent aux moyens rapides et violents, ce qui pourrait amener un changement de maux, mais plutôt une aggravation qu'un soulagement.

C'est dans un autre esprit que le prêtre travaille : dans un esprit de paix, de désintéressement, de charité et d'indulgence. Un jour où le Christ avait été mal accueilli en Samarie, les apôtres parlaient de faire descendre sur eux le feu du ciel. — « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes, leur répondit Jésus, le Fils de l'homme est venu, non pour perdre les hommes, mais pour les sauver. » (Luc, IX, 55). Il disait également à Nicodème : « Le Fils de l'homme n'est point venu pour juger et condamner le monde, mais pour le sauver. » (Jo., III, 17). Comme son divin Maître, le prêtre sera le médecin qui scrute le mal pour le guérir, non point le juge qui instruit la cause pour punir le coupable.

Le désintéressement sera aussi sa loi ; s'il s'est affranchi librement, mais d'une façon définitive, de toute charge temporelle, c'est afin d'être libre de son temps comme de sa santé et de sa vie, afin de mettre tout cela, sans réserve aucune, au service de ses frères. D'autres réformateurs pourront dissimuler par de belles théories leurs ambitions déréglées et abuser à leur profit des esprits trop crédules pour les abandonner ensuite à une mi-

sère encore accrue ; le prêtre, lui, au contraire, s'efforcera par tous les moyens en son pouvoir d'être le trait d'union entre les riches et les pauvres, les patrons et les serviteurs, les heureux et les malheureux, au profit des déshérités et souvent aux dépens de sa tranquillité et de sa bourse.

Et ce qui l'inspirera dans cette vaste entreprise, ce sera l'amour, la charité, le plus beau de tous les sentiments ; dans le siècle de l'argent où tout devient une affaire, même les services autrefois les plus sacrés, il restera, lui, le prêtre, l'homme de la charité, le bon Samaritain. Il aimera les âmes d'abord et surtout pour lesquelles il donnera aussi sa vie, quoique d'une manière différente du Christ ; il aimera aussi et soulagera dans la mesure du possible les misères temporelles et physiques, parce qu'ainsi a fait le Christ, parce que toute souffrance appelle la charité, parce que la vertu est moralement impossible au milieu de certaines difficultés, parce que c'est par des bienfaits d'ordre sensible que l'on gagne la confiance et qu'on peut arriver jusqu'au cœur et à la raison.

Cet esprit de charité vous conduira, mon cher ami, à l'indulgence et à la douceur dont le Christ a fait preuve, à cette bonté qui allie à la haine du péché un inlassable dévouement au pécheur, qui n'éteint pas la mèche qui fume encore et n'achève pas le roseau brisé ; esprit de charité qui s'inspire de cette béatitude et y revient encore et toujours : « Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre. » (Math., v, 4).

Cette charité, vous la renouvellerez chaque matin au saint sacrifice, où, dans la sainte communion, votre cœur se réchauffera au cœur brûlant de Jésus, et vous réaliserez vraiment la parole de Zacharie : « Vous irez... ayant au cœur les sentiments qu'avait le Fils de Dieu quand il nous visita. »

* *

S'il est de nobles tâches parmi les hommes, il n'en est pas de plus grande que le Sacerdoce ; mon cher ami, remerciez Dieu qui vous y appela ; parents chrétiens, sollicitez humblement cet honneur pour vos fils ; adolescents, tâchez de vous en rendre dignes ; et vous tous, m. f., entourez vos prêtres, non seulement de respect, mais aussi de confiance ; allez à eux, demandez-leur beaucoup et apportez-leur votre entière docilité et votre dévouement. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE D'UN SAINT ERMITE

L'EXCELLENCE DE LA VIE ÉRÉMITIQUE

Mes frères,

L'expérience des hommes montre qu'ils n'ont pas d'ordinaire un idéal très élevé. Ce qui les intéresse, s'ils sont jeunes, c'est le plaisir. A l'âge adulte, l'orgueil et l'ambition possèdent leur âme. Presque toujours l'argent est un de leurs soucis. Si la bouche parle de l'abondance du cœur, certaines paroles sont une bien triste révélation. « *Ut quid diligitis vanitatem?* Pourquoi vous passionnez vous pour des riens ? » crie une voix intérieure. Mais cette voix ne peut se faire entendre, tant les désirs de toutes sortes accaparent l'esprit. La voix est étouffée par les clameurs des passions.

Si des âmes quelconques consentent à vivre ainsi au milieu du mal, à voir le mal, à entendre le mal, il ne faut pas s'étonner que, durant tous les siècles, des âmes plus nobles, plus grandes aient cherché un refuge dans la solitude. Quand les pluies tombent durant des mois en montagne, la plaine est souvent menacée de fleuves de boue. Aux premiers temps de l'Eglise surtout, la corruption païenne était telle que, redoutant d'être emportés, des chrétiens fuyaient, s'enfonçaient dans les déserts de la Thébaïde. La solitude n'a pas d'ailleurs comme seul avantage de faire échapper à l'influence du mal, elle permet à l'âme de se trouver et de trouver Dieu.

I

La solitude permet à l'homme de se trouver. Qui songe à descendre au fond de soi-même ? Quels sont ceux qui cherchent à se connaître et se posent la grande question : « Qui suis-je ? » Comment beaucoup pourraient-ils se la poser ? Ils n'ont pas le temps. Voyez les, ils courent, vont, viennent. Ils n'ont pas un instant de repos. C'est dans notre monde moderne un malheur des plus affreux que quantité d'êtres humains n'ont pas un moment pour réfléchir et se retrouver.

Descendre en soi-même n'est pas si agréable. Est-il spectacle plus déroutant ? Comment se reconnaître dans pareil labyrinthe ? Le même homme qui prie, aime les choses d'en haut, se laisse, à d'autres moments, aller à la paresse, au mensonge, à la sensualité, attirer en bas. « Qui suis-je ? » Ne faudrait-il pas répondre : « légion » ? Nous sommes légion ; plus, chaos, désordre, tant que l'harmonie n'a pas été réalisée en nous par un minimum d'ascèse, de renoncement.

Notre saint s'enfuit dans la solitude pour se trouver lui-même. Là, plus de soucis d'argent ni de situation, plus d'activités stériles et fiévreuses. Dans le calme, il lui fut possible de descendre en lui, de faire le voyage intérieur, de constater ses déficiences pour y remédier, ses misères pour les faire disparaître, le bien pour le faire grandir et se développer. Dans le siècle, notre saint avait peut-être oscillé entre le mal et le bien, les chutes et le repentir. Averti désormais, il pouvait entreprendre l'organisation du chaos. Il le fit avec ardeur, générosité, comme en témoigne le culte que nous lui rendons.

II

Dans la solitude, non seulement l'homme se trouve lui-même, mais il trouve Dieu. Dieu est invisible parce qu'esprit. Pour le connaître il faut

écarter les obstacles qui le dérobent à nos regards, dompter ses passions, mettre de l'ordre en soi. Nous trouvons Dieu dans la Création et les Saintes Ecritures.

Devant le solitaire s'ouvre le grand livre des créatures ; ses yeux, que n'aveuglent pas les passions, y voient décrites les perfections divines : *Cœli enarrant gloriam Dei.* L'oiseau qui chante, le nuage qui passe, le ruisseau qui coule, toute créature garde les traces du passage de Dieu. « Ses perfections invisibles, son éternelle puissance et sa divinité sont, depuis la création du monde, rendues visibles à l'intelligence par le moyen de ses œuvres. » (Rom., I, 20). Mais l'apôtre reproche aux païens de n'avoir pas su lire ce livre. Notre saint, au contraire, dont l'âme était mortifiée, contemplait Dieu dans les œuvres sorties de ses mains.

Le Très Haut s'est encore servi, pour se faire connaître à nous, d'autres intermédiaires. A plusieurs reprises et de diverses manières il a parlé autrefois à nos pères par les prophètes et, dans ces derniers temps, il nous a parlé par son Fils. » (Heb., I, 2). Cette divine parole peut toutefois demeurer lettre morte. Appliqués sur le texte sacré, scribes et pharisiens essayaient d'en découvrir le sens : « *Scrutamini Scripturas.* » (Joan., V, 39). Malgré cette étude minutieuse, peu de lumière arrivait à leur âme et surtout leur connaissance demeurait stérile, puisqu'elle ne se changeait pas en amour de Dieu. Ce qu'ils ignoraient, eux, les maîtres en Israël, des humbles, des pécheurs même en pénétraient le sens. Jésus expliquait à Nicodème le mystère de la vie divine dans l'homme régénéré par la foi et le baptême. Le savant se heurtait sans comprendre à l'idée d'une nouvelle naissance : « *nasci denuo* » et faisait l'objection grossière que nous connaissons. La Samaritaine, entendant exposer le même mystère, s'écriait : « Donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif. » (Joan., IV, 15). Aussi Jésus remerciait-il son Père : « Je vous rends grâces, ô Père... de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits. » (Math., XI, 25).

L'heureux saint que nous fêtons posséda la science des sciences, celle de Dieu.

III

L'ennemi du genre humain ne voit pas l'homme quitter les sentiers du mal, réfléchir, entreprendre l'œuvre de sa perfection, sans essayer de le ramener dans la voie qui conduit à l'abîme. Un jour ou l'autre, notre saint ermite connut la tentation. Si l'histoire est muette à ce sujet, il est facile ici de suppléer à son silence. Les tentations ne sont-elles pas les mêmes pour tous ? Notre-Seigneur, au désert, fut tenté par le démon. A l'entendre, Jésus ne devait se laisser manquer de rien, n'avoir peur de rien, ne renoncer à rien. Le démon murmure à l'oreille des pénitents : Pourquoi se mortifier de la sorte, ne pas user des biens de Dieu avec modération, traiter son corps d'une façon inhumaine ? Dieu ne demande pas de se tuer de pénitences, il le défend. Le bon apôtre ! Les saints raisonnent autrement. Peu leur importe d'abréger leurs jours terrestres par des privations, des austérités, si l'équilibre intérieur est à ce prix. Mortification bénie, puisqu'elle permet à l'âme de n'être pas étouffée par la chair !

Le Mauvais provoqua Notre Seigneur à se jeter du haut du sommet du Temple. Sa tactique est toujours de persuader à l'homme qu'il est fort, qu'une longue habitude de la vertu l'a immunisé contre le mal, que telle occasion serait dangereuse pour un autre. Qui s'expose au danger y périra. Des cèdres sont tombés misérablement. Quelle ne doit pas être la prudence des chrétiens, qui ne sont pas des cèdres, mais de fragiles roseaux !

De sa montagne, notre saint ermite découvrait le vaste horizon du monde. « Je te donnerai tout cela à condition que tu m'adores. » Mais notre saint avait précisément quitté tous ses biens parce qu'il les avait regardés comme de la balayure, et la parole de Jésus lui revenait en mémoire : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

Il ne vous est pas possible, m. f., de quitter le monde à l'exemple de votre saint Patron. Des devoirs vous y retiennent. Mais il y a cependant pour vous, dans son existence, des leçons à prendre. Comme lui, vous devez essayer de vous connaître. De temps en temps examinez sérieusement votre conscience, pour savoir où vous en êtes. Pour corriger vos défauts, il faut les connaître ; pour fuir les occasions dangereuses, il faut prévoir. Lisez aussi de temps en temps un bon livre, une page d'Evangile, de l'*Imitation :* cela vous rappellera les réalités invisibles que, pour cette raison, nous serions tentés d'oublier.

Lutter contre les tentations est également un devoir pour tous. Observer les lois de l'Eglise, lois du jeûne, de l'abstinence, pratiquer quelques légères mortifications, autant de moyens de prévenir le mal. Si les tentations nous assaillent quand même, la prière, les sacrements mettront en fuite l'ange mauvais. Ainsi, après avoir combattu le bon combat, nous mériterons la récompense des braves, récompense éternelle et que nous ne pouvons imaginer. Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

LA NÉCESSITÉ DE L'EXPIATION

Mes frères,

Pendant ces jours consacrés spécialement à la réparation des outrages commis envers la Majesté divine, vous venez avec un pieux empressement vous associer aux expiations de la sainte Victime qui, seule, est capable de suppléer à nos insuffisances et de rendre à Dieu l'honneur et la

gloire qui lui sont dus et que les pécheurs lui refusent. Cette Victime immolée demeure en permanence sur nos autels pour continuer son rôle de Médiatrice, pour renouveler et perpétuer le mystère de notre Rédemption et pour en étendre les fruits abondants aux hommes de toutes les races et de toutes les générations.

De toutes les œuvres divines, la Rédemption sanglante est la plus belle, la plus miséricordieuse et la plus harmonieusement adaptée aux misères de l'humanité pécheresse. Elle est le chef d'œuvre le plus merveilleux de l'amour infini qui nous révèle le fond même de la nature divine et sa vie intime. Dieu est un abîme de charité. Sa fonction essentielle, c'est d'aimer. S'il cessait d'aimer, il cesserait d'être Dieu. S'il n'était pas mort pour nous, le monde aurait été privé de son plus riche trésor.

Les conditions sanglantes de la Rédemption font ressortir avec plus d'éclat les excès et les prodigalités de l'amour miséricordieux, car elle n'était pas rigoureusement obligatoire et elle ne s'imposait pas à Dieu qui aurait pu choisir un mode de Rédemption plus facile et moins douloureux. Une seule larme de ses yeux, une seule parole de sa bouche, un seul désir de son cœur aurait suffi pour racheter le monde. Notre-Seigneur a voulu dépasser les exigences essentielles de la Rédemption pour nous faire connaître la sublimité, la profondeur et la largeur de son amour pour nous. C'est ce spectacle saisissant qui a arraché à S. Jean ce cri d'une foi confiante : « Oui, nous croyons à la grandeur de votre amour. »

Nous aussi, nous répéterons le même acte de foi si nous cherchons à mieux comprendre les raisons pour lesquelles Notre-Seigneur a voulu affronter les ignominies et les supplices de sa Passion, quand tout lui commandait de s'y soustraire. Trois graves motifs lui défendaient de subir la mort et ses humiliations.

I

D'abord, l'excellence de sa dignité et sa sainteté personnelle, et ensuite la mission qu'il devait remplir. En un mot qui résume tout : le prestige dont il avait besoin pour se faire accueillir au milieu des populations, et pour faire accepter sa doctrine et ses enseignements qui heurtent souvent les passions humaines.

La dignité de Notre Seigneur, élevée au-dessus de toutes les créatures, réclamait les mêmes adorations, les mêmes honneurs que ceux qui sont dus à Dieu. Et voilà que Jésus y renonce complètement et qu'il abaisse sa gloire dans l'infamie. Nous savons bien que les souffrances physiques et morales et les outrages entraînent pour celui qui les subit, et aux yeux de ceux qui en sont les témoins, une diminution de valeur morale, une sorte d'infériorité, comme une déchéance et une flétrissure qui s'accordent mal avec l'idée de grandeur. Comment en effet reconnaître le Créateur, le Maître du monde sous les dehors de cette victime ruisselant de sang, couverte de plaies, dans cette épave humaine livrée sans défense au caprice de ses bourreaux ?

Il y a bien des blessures glorieuses reçues sur un champ de bataille ; on a vu des ennemis s'incliner respectueusement devant le courage malheureux ; mais pour admirer la beauté morale du sacrifice et du dévouement, il faut d'autres yeux que ceux du corps. Ces sentiments élevés du respect et de l'admiration sont absents de la pensée des spectateurs en face de la croix où Jésus meurt entre deux malfaiteurs.

Sa sainteté non moins que sa dignité devait le tenir à l'abri des outrages qu'il subit. Etait-elle encore reconnaissable, l'innocence de Celui qui avait pu défier les Pharisiens de trouver dans sa conduite la moindre imperfection ? Pour tous ceux qui ne regardaient la Passion que par les dehors, qu'était-ce que ce supplicié ? C'était un excommunié qui avait été retranché de la communauté juive et qui vivait comme en marge de la société ; c'était un condamné par la plus haute autorité de la nation, le tribunal du Sanhédrin. Depuis cette condamnation, l'enthousiasme des foules est tombé et Jésus n'apparaît plus que comme un imposteur démasqué, un faux prophète.

Dès lors, les mauvais traitements que lui infligent ses bourreaux prennent le caractère de châtiment et de représailles. Tout coupable doit être puni. Et Jésus est un blasphémateur. Il travaille lui-même à sa diffamation et à la ruine de sa réputation, par son attitude passive et son silence. Il ne se défend pas parce que sa conscience lui ferme la bouche. Il est abandonné de Dieu et il avoue lui-même cet abandon, annoncé à l'avance par le prophète Isaïe : « Nous l'avons vu, il était comme un homme que Dieu a frappé. »

La foule pouvait-elle soupçonner le grand secret providentiel et la volontaire acceptation de ces humiliations pour le rachat de l'humanité ? Assurément non. Voilà pourquoi les spectateurs, en insultant la pauvre victime, se regardaient comme les exécuteurs des vengeances divines et croyaient rendre gloire à Dieu. Ils étaient passés de l'admiration à une violente irritation et se vengeaient d'avoir été les dupes d'un hypocrite qui avait osé usurper le titre de Dieu.

Enfin la mission de Jésus aurait dû également lui interdire les ignominies de la croix qui compromettaient sa cause. Il était le Messie annoncé par une longue série de prophéties ; il était l'envoyé de Dieu, le grand roi attendu comme un libérateur par toutes les nations. Pour soutenir un rôle aussi considérable, il faut des preuves nombreuses.

Jésus les avait multipliées, prodiguées à force d'enseignements sublimes et de miracles éclatants. Le peuple enthousiasmé lui avait offert la couronne royale qu'il refusa. Les pharisiens, jaloux de sa popularité, surtout après la résurrection de Lazare, s'écriaient : « Tout le monde

court après lui ! » Pour conserver son prestige, la prudence la plus élémentaire lui commandait d'éviter le moindre échec, la plus légère déception qui ferait crouler entièrement son entreprise et ébranlerait totalement la confiance publique. Les apôtres eux-mêmes étaient déconcertés et ne croyaient plus guère au succès du Messie. La cause est irrémédiablement perdue. En vingt-quatre heures, il est perdu de réputation et il ne fait rien pour la sauvegarder. C'est l'effondrement le plus complet de sa mission.

Jésus avait essayé d'ouvrir les yeux à ses apôtres, de leur annoncer à l'avance les diverses circonstances de sa Passion, de leur en faire comprendre la nécessité pour lui mériter une glorieuse résurrection. Ils ne voulaient rien comprendre à ce mystère. S. Pierre lui-même, dans son ardeur irréfléchie, s'écrie : « Ce n'est pas possible, Seigneur, de pareilles humiliations ne sauraient vous arriver ! » Jésus lui adresse un blâme sévère et lui dit : « Retire-toi de moi, tu es comme un Satan, tu me scandalises. »

Pour être le véritable disciple du Sauveur, il faut comprendre ce mystère de la Rédemption sanglante. Les Apôtres le comprendront plus tard, sous l'action de l'Esprit-Saint, et ils marcheront à la suite de leur Maître, en sacrifiant leur vie pour lui.

II

Pourquoi Jésus affronte-t-il, en toute liberté et possession de lui même, les souffrances et les humiliations de la Passion ? Pourquoi a-t-il choisi la croix quand il pouvait choisir des moyens plus doux et plus faciles pour atteindre le même but ? C'était pour que la Rédemption apparût comme la plus riche des révélations de son amour immense que rien ne peut rebuter et dont les glaces de nos péchés ne peuvent pas éteindre le foyer ardent.

Quel est donc le pécheur qui refuserait de se rendre à tant d'amour ? La voix du sang n'est-elle pas plus éloquente et plus convaincante que tous les discours ? Quel est donc le coupable qui n'oserait pas répéter le cri de foi de S. Jean : « Oui, nous croyons à votre ardente charité. » Le monde actuel ne croit plus guère à la bonté infinie de Dieu et ne craint pas de nier sa Providence que blasphèment tant de découragés et de désespérés.

La Rédemption sanglante leur ferait connaître aussi la charité ingénieuse de Jésus qui a voulu adapter les remèdes appropriés aux divers besoins de nos âmes et nous donner une Rédemption libératrice qui dissipe les ténèbres de notre intelligence et redresse les défaillances de notre volonté. Nous avions besoin de connaître quelle est notre situation exacte vis-à-vis de Dieu, quels sont ses droits absolus et son souverain domaine sur nous. La Rédemption éclaire notre intelligence en nous donnant une juste appréciation de notre dépendance envers Dieu, dépendance universelle et rigoureuse qui est un assujettissement total à la volonté divine, qui nous enlève tout droit sur nous-mêmes, et nous défend de disposer de nos vies ou de nos facultés à notre fantaisie, comme si nous en étions les véritables propriétaires.

Quel exemple admirable de soumission entière à la volonté divine nous donne Jésus dans sa Passion ! Mais aussi quelle juste appréciation de la gravité et de la malice du péché, ainsi que de la justice de Dieu, nous révèle la Rédemption ! Qu'a fait le péché ? D'un fils bien-aimé, objet des complaisances de Dieu, il a fait un objet de colère et d'aversion ; il a changé l'amour en haine. Nous ne pouvons pas nier cette haine pour le péché de Dieu. Elle est écrite sur la chair de la Victime en lettres de sang. Que sont les grands exemples des châtiments historiques du péché, en face des cruels supplices de Jésus, qui sont pour nous la plus haute et la plus terrible expression de la haine de Dieu pour les iniquités du monde ?

Avec quelle confusion ne dois-je pas lever mes yeux vers la Victime innocente, condamnée et mourant à ma place ! Si c'est ainsi que Dieu traite son propre Fils qui n'a que l'apparence du péché, comment traitera-t-il le pécheur, le véritable coupable ?

Que pouvait faire de plus Jésus pour nous armer contre nos passions et pour vaincre le démon sur son propre terrain ? Oui, le démon a jeté l'homme dans la voie de perdition en excitant en nous l'attrait de la jouissance et de l'indépendance. Il y a dans notre cœur un foyer de sensualisme et d'orgueil qui ne peut se guérir que par les contraires, c'est-à-dire les humiliations et la mortification ; mais ce double remède tout à fait indispensable répugne tellement à notre nature que jamais nous n'aurions eu le courage de le prendre sans un exemple convaincant et venu de très haut.

C'est alors que, pour stimuler nos efforts et nous encourager, Jésus se traite et se fait traiter dans sa Passion comme s'il avait lui même à se guérir de cette double convoitise, comme s'il était le plus sensuel et le plus orgueilleux des hommes. Il se plonge dans un abîme d'ignominies et de souffrances pour nous donner du cœur et pour être autorisé à nous dire en face des croix de la vie : « Voilà par où l'on doit passer ; c'est là le Chemin de la vie éternelle. Qui m'aime me suive. » C'est un dicton populaire, mais qui est très juste et très expressif. Comment peut-on prétendre qu'on aime Jésus, si l'on ne le suit pas pour partager ses états douloureux et lui tenir compagnie ? Comme un médecin qui veut convaincre un malade de la nécessité d'une opération douloureuse pour sa guérison, il s'inflige à lui-même et sous nos yeux l'opération nécessaire.

La Rédemption est libératrice et instructive pour l'humanité, qui y trouve une abondante source de lumière, de vie et de force, afin de l'encourager à marcher dans les voies de la Pénitence. L'apôtre S. Paul, le grand prédicateur de la Pas-

sion, nous dit une parole étrange qui projette une vive lumière sur ce devoir de la Pénitence : « J'achève en ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ pour son corps qui est l'Eglise. » Assurément, il ne manque rien du côté du Sauveur à sa Rédemption si abondante, si riche en mérites et en efficacité ; mais il y manque la participation personnelle des fidèles de l'Eglise qui doivent partager la Passion, la prolonger, la continuer.

Notre-Seigneur n'est pas un être isolé dans le monde; en sa qualité de Rédempteur de tous les hommes, il est en relations continuelles avec les rachetés de toutes les nations ; il est le chef d'une Eglise, d'une société dont nous sommes les sujets; il est la tête d'un corps moral dont nous sommes les membres. Or entre le chef et les sujets, entre la tête et les membres, il doit y avoir un accord harmonieux, des communications réciproques et continuelles. A un chef crucifié, à une tête couronnée d'épines doivent s'adapter des membres souffrants.

Notre-Seigneur continue de souffrir en nous et d'achever dans notre chair ses propres souffrances qu'il ne peut plus endurer dans son corps glorieux. La Passion de Jésus doit se prolonger dans ses fidèles disciples jusqu'à la fin des siècles. Nous avons à souffrir avec lui. C'est ainsi qu'il faut envisager la loi de pénitence en union avec le divin Rédempteur. Autrement, elle est pour nous une énigme indéchiffrable, un mystère qui provoque nos murmures et quelquefois nos blasphèmes.

Aux yeux des ignorants, qu'est-ce que des notes de musique sur une page? Taches d'encre et rien de plus. Vienne un artiste, tout change et de ces taches jaillissent des harmonies ravissantes. Ainsi en est-il des croix et des souffrances de la vie; à ceux qui ignorent les leçons de la Rédemption, elles ne sont que des points noirs ; mais avec Jésus qui achève en nous sa Passion, elles chantent la gloire de Dieu et préludent aux joies du Paradis.

Travaillons donc tous les jours à achever en nous la Rédemption. Les occasions en sont nombreuses. Il importe de n'en négliger aucune dans le détail pratique de la vie de chaque jour. Notre existence est remplie de soucis, d'épreuves, de souffrances physiques ou morales, d'humiliations, de déceptions, autant de croix qui se présentent à nous et qui, au regard de la foi, sont une part de la croix de Jésus et nous donnent une grande conformité avec le divin Modèle.

Elles sont une des conditions nécessaires de la gloire du ciel. Si l'on veut participer au bonheur éternel, il faut participer à la Passion sur la terre et vaincre la sourde répugnance que nous éprouvons pour le sacrifice et la souffrance. N'est-ce pas ce renoncement continuel aux jouissances sensuelles qui a formé les saints et qui les a enrichis de mérites abondants? Quoi de plus sage que de choisir ce qu'a choisi la Sagesse éternelle qui s'est faite homme pour nous sauver par ses exemples? Le disciple n'est pas au-dessus du Maître. « Si quelqu'un veut être mon disciple, dit Notre Seigneur, s'il veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. »

Voilà bien le chemin dans lequel nous devons nous engager, si nous voulons partager l'état glorieux du Sauveur, après avoir partagé ses états douloureux qui nous introduiront dans les joies de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE

XXIV

AU SOIR DU JEUDI SAINT

Mes frères,

Marie était probablement dans le Cénacle, ou dans un appartement proche, quand Jésus institua le sacrement de son amour. D'après les usages, en effet, les femmes n'étaient pas exclues de la manducation de l'agneau pascal. Quelle joie ce fut pour elle de recevoir de son Fils, ou d'un apôtre, le pain du ciel! Quelle consolation aussi de penser que Jésus remonté près du Père, il lui serait possible de le retrouver dans l'Eucharistie! Ce qu'elle a été pour la T. S. Vierge, l'Eucharistie peut l'être pour nous : le viatique de notre pèlerinage en ce monde : « *viaticum peregrinationis.* » Avec Marie, méditons ce soir sur ce legs suprême de l'amour de Jésus.

I. — *La vie est un pèlerinage*

C'était au soir de Pâques. Deux hommes se hâtaient sur la route qui va de Jérusalem à Emmaüs. Le long du chemin, ils se rappelaient les événements de la Semaine Sainte, quand un inconnu les rejoignit. Il demanda : « De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant, au point d'en être tout tristes? » L'un d'eux, nommé Cléophas, répondit : « Tu es bien le seul étranger venu à Jérusalem, qui ne sache pas les choses qui y sont arrivées ces jours-ci. » Ils racontèrent alors leurs désillusions. Un moment, ils avaient cru, comme leurs compatriotes, que Jésus de Nazareth délivrerait la Palestine de la domination des Romains... Mais leurs espérances avaient été déçues, puisque les chefs de la nation juive avaient fait périr leur Maître sur une croix. « O hommes sans intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses pour entrer dans sa gloire? » (Luc, XXIV, 25).

On était arrivé à Emmaüs. L'inconnu fit semblant de continuer son chemin, mais ils l'invitèrent à souper avec eux : « Reste avec nous, lui dirent-ils, car il se fait tard et le jour baisse. » L'étranger accepta l'aimable hospitalité. Au cours du repas, il prit du pain, prononça une bénédic-

tion, puis le rompit et le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils reconnurent Jésus.

Comme les disciples d'Emmaüs, nous sommes, nous aussi, des pèlerins ; nous cheminons sur la route de la vie. C'est, en effet, une idée très chrétienne de considérer la vie présente comme un pèlerinage. Nous ne pouvons pas, à l'exemple de trop de nos contemporains, constater seulement que l'homme naît, vit et disparaît et en conclure que tout sombre définitivement dans la mort. Nous ne voulons pas nous installer dans la vie présente d'une façon stable. Chrétiens, la vie est pour nous un voyage. Qu'il est facile d'oublier dans une ambiance païenne le caractère transitoire de la vie présente ! Qu'il est facile d'oublier que notre demeure permanente n'est pas ici-bas, mais dans un monde à venir ! (Heb., XIII, 14).

« *Hospes es*. Vous êtes des pèlerins, » nous rappelle le grand évêque d'Hippone. Et Notre Seigneur ne dit-il pas de lui-même : « Je viens de Dieu, *Veni a Deo* » et « Je vais au Père, *Vado ad Patrem* » ? Paroles que nous pouvons nous appliquer. Nous venons de Dieu. Un jour sa toute puissance a tiré notre âme du néant ; c'est le point de départ du pèlerinage. Nous allons au Père : c'en est le but. Pour le moment, nous sommes sur le chemin, *in via*.

Nous ressemblons aux Juifs dans le désert. Comme eux, nous sommes en marche vers une terre promise. Ce que nous espérons, ce ne sont pas des biens matériels en abondance, mais des biens supérieurs. Nous sommes, comme les Hébreux, obligés de traverser le désert, le désert de ce monde, rempli de serpents venimeux, désert où nous guette une faim, une soif plus redoutable que celle qui épuise les corps et les étend inanimés sur les sables brûlants.

Nous sommes des pèlerins et étrangers en ce monde. Inutile donc de chercher à nous y établir. Dieu se charge de nous en faire souvenir, si nous étions tentés de l'oublier. Rien de stable autour de nous et en nous. Rien de stable autour de nous. Les royaumes croulent, les formes de gouvernement se succèdent, aussi fragiles les unes que les autres. Au point de vue social, c'est le bouleversement des classes. Riches aujourd'hui, demain vous pouvez être réduits à la misère par une crise financière. Pourquoi dès lors s'attacher passionnément aux biens que nous possédons ? Demeures, champs, meubles... nous les avons reçus. D'autres en ont joui avant nous, après nous d'autres les posséderont à leur tour. Pourquoi s'attacher, alors que pour le grand voyage les hommes n'emportent rien ? Comme, au chevet de certains agonisants, il est facile de se rendre compte qu'une seule chose n'avait pas été envisagée, qu'une seule chose n'avait pas été prévue : la terrible éventualité de la mort ! Qu'il est dur de quitter ce dont on pensait jouir toujours ! Le Maître avait raison de dire : « *Ubi thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit*. Là où l'homme met ses trésors, là aussi est son cœur. »

Impossible de se fixer en ce monde : chaque jour, chaque heure nous rapproche du but de notre pèlerinage, de Dieu.

Puisque tout passe, d'aucuns en tirent cette imprudente conclusion : efforçons-nous de jouir, d'user le plus possible de biens qui nous échapperont bientôt. Mais ceux-là ne sont pas heureux qui se laissent aller à leurs mauvais instincts. Leur joie n'est qu'apparente, et si leur âme a gardé quelque noblesse, si elle n'est pas totalement abrutie par le plaisir, enlisée dans la boue, cette âme est profondément malheureuse. Le bon Dieu a creusé dans le cœur humain des abîmes qu'il peut seul remplir. De même qu'un affamé ne saurait se nourrir avec l'odeur d'un repas, ainsi le cœur humain ne peut se satisfaire, trouver le bonheur dans une vie de fête. « On me croit heureux, écrivait un de ces viveurs, je ne l'ai jamais été un jour, une heure. » Et un autre : « Je revenais tristement, fatigué de bruit et de poussière, la tête vide, le cœur triste. »

Il est pourtant des heures de découragement, où les joies mauvaises exercent leur attirance, où des voix tentatrices murmurent : « Allons, fais comme tout le monde. Pourquoi mener une vie à part ? Prends, toi aussi, ta part au festin. » Il faut obliger ces voix à se taire, elles mentent. Pour les réduire au silence, de grands moyens seront parfois nécessaires : la pénitence, la mortification. Ne vous effrayez pas ! Il ne s'agit pas de vous lever au milieu de la nuit pour prier, ni de vous rouler dans les épines, mais de discipliner votre corps et votre âme. S'il faut donner à notre corps ce qui lui est nécessaire, s'il faut manger et boire, dormir, il faut en cela une mesure : ni trop, ni pas assez.

En notre âme elle-même souffle parfois la tempête. Tant que nous sommes petits, nous acceptons facilement d'obéir ; mais il vient un moment où la personnalité s'éveille, où nous voulons nous rendre compte de ce qui nous a été imposé, un moment où nous avons tendance à rejeter tout ce qui nous déplaît. Une série de *pourquoi* se pose. Pourquoi le bon Dieu nous oblige-t-il à croire telle vérité, à pratiquer telle vertu ? Les mystères qu'il faut croire, les préceptes qu'il faut observer, tout cela a une raison profonde qu'ici-bas nous ne pouvons pas toujours comprendre. Au ciel nous verrons mieux, au ciel les *pourquoi* nous seront expliqués.

II. — *L'Eucharistie, viatique de notre pèlerinage*

Pèlerins, nous cheminons au milieu d'obstacles, mais nous ne cheminons pas seuls. Dieu est tout près de nous. Par la grâce, il est en nous. De plus, dans l'Eucharistie, il s'offre à être notre compagnon de voyage. A toute heure du jour, il peut nous recevoir, nous pouvons venir lui confier nos peines, lui demander ses lumières et sa force. Pourquoi le laissons-nous abandonné ? Le matin, le prêtre célèbre la sainte messe devant quelques

fidèles et le reste du jour il n'y a guère que la petite flamme de la veilleuse rouge à tenir compagnie au St Sacrement. Pourquoi, lorsque l'occasion nous est donnée de passer près de l'église, ne pas y entrer faire une petite visite à Jésus-Hostie? Pourquoi, en apercevant le clocher, ne pas saluer le Maître présent dans le tabernacle ?

Mais Jésus n'est pas seulement dans l'Eucharistie pour y attendre nos visites, il y est aussi pour devenir la nourriture de nos âmes, pour nous empêcher de tomber de fatigue sur la route. On lit dans la Sainte Ecriture que le prophète Elie, fuyant la colère de l'impie Jézabel, s'était enfui au désert. Après une journée de marche, épuisé de fatigue et de faim, le prophète s'assit sous un genévrier et fit à Dieu cette prière : « C'est assez, Seigneur, prends ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères. » (III Reg., XIX, 3-5).

Il plut à Dieu de réconforter son serviteur. Un ange s'approcha d'Elie et lui dit : « Lève-toi et mange. » Le prophète, ouvrant les yeux, vit près de lui un pain, comme on en prépare en Orient, et une cruche remplie d'eau. Après ce repas, il s'endormit de nouveau. Une seconde fois, l'ange lui ordonna de manger le pain envoyé par le ciel, car il lui restait un long chemin à parcourir. Fortifié par cette nourriture, Elie poursuivit son chemin pendant quarante jours et quarante nuits. » Comme cette vision symbolise bien ce que la sainte communion peut être pour nous !

Il faut manger pour vivre. En parlant ainsi, on songe surtout à la vie du corps, mais nous avons une autre vie. Le chrétien a quelque chose de plus que les autres : non seulement une triple vie comme eux, végétative, sensible et intellectuelle, mais une vie surnaturelle, une vie divine, reçue au jour du baptême, qui fait de lui un enfant de Dieu. Cette vie divine, il faut l'entretenir. Elle ne peut l'être que par un aliment divin. Nos corps se nourrissent de pain, fait de ce beau froment qui se dore et mûrit dans nos champs sous le chaud soleil de juillet. Nos âmes se nourrissent du froment des élus, du corps divin du Christ, battu de verges durant la Passion, pareil au blé que l'on bat sur l'aire, broyé par les souffrances, comme le blé est broyé sous la meule de granit.

Comprenons le prix de ce pain du ciel. Quand nous étions enfants, notre mère nous donnait la tranche de pain que nous lui demandions. Et nous, inconscients de ce qu'il avait coûté, nous le jetions parfois ou nous ne pensions pas à remercier. Depuis nous avons compris la valeur du pain matériel. Celui que nous présente Jésus, comme il lui a coûté ! A genoux donc devant la petite hostie qui contient Dieu, remercions !

Un chrétien doit communier parce qu'il doit faire vivre son âme, parce que Jésus le lui ordonne : « En vérité, en vérité je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous ne posséderez pas la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage. » (Joan., VI).

Communier est donc pour nous une question de vie ou de mort. Un chrétien devrait comprendre facilement qu'il doit communier. Est-il besoin de recommander à un homme de bien de se nourrir s'il veut conserver et augmenter ses forces physiques ? Inutile, cette recommandation l'est en effet pour le bien-portant ; pour un malade, elle ne l'est pas. Le malade n'a aucun appétit, il reste indifférent devant les mets et le médecin devra exciter la faim artificiellement. De même, il est inutile de recommander aux vrais chrétiens de communier. Ils le font d'eux-mêmes. Ils en comprennent toute la nécessité. Ce n'est pas une fois l'an, c'est chaque mois, chaque semaine, chaque jour qu'ils reçoivent le Froment des élus.

Mais il est des chrétiens malades. Eux ne comprennent pas. Et l'Eglise doit les contraindre à communier une fois l'an au temps de Pâques et en cas de maladie très grave. Par la communion pascale, l'Eglise veut empêcher les âmes de mourir, mais elle n'espère pas de ceux qui se contentent de ce minimum d'une vie surnaturelle très active. Ces âmes ressemblent aux plantes l'hiver. La vie n'est pas éteinte et les beaux jours venus elle s'épanouira de nouveau en feuilles et en fleurs, mais l'hiver elle sommeille. Encore, avec une seule communion par an, il est bien difficile que l'âme ne meure pas. Du moins, chaque année, elle reprendra vie et sa présence autour de la table divine réjouira le cœur de Dieu.

Demandons à la T. S. Vierge qu'elle nous donne la faim de l'Hostie, qui gardera nos âmes pour la vie éternelle. Ainsi soit il.

XXV

SUR LA VOIE DOULOUREUSE

Mes frères.

Le Vendredi Saint, le cortège qui devait conduire Jésus au Calvaire se mit en route à travers les rues étroites et encombrées de pèlerins. En cette veille de la Pâque, leurs flots coulaient entre les maisons, si pressés que le centurion dut faire la trouée avec sa lance au milieu des protestations et des cris. Toute la ville était dehors et chacun se hâtait pour les dernières provisions. Il y avait les curieux, les étrangers, passant avec un matériel pour camper, des bêtes poussées dans la cohue, prenant peur elles s'affolaient.

C'est au milieu de ce brouhaha, à travers les rues aux pavés glissants, aux marches en pente, que Jésus s'avance portant sa croix. On le heurte à tout moment. Et comme la victime est à bout de forces, que le pied bute sur un obstacle, elle s'écrase sur le sol et sous sa croix. Il faut réquisitionner un passant. Le Cyrénéen charge la poutre infâme sur ses épaules. Jésus le suit.

Alors eut lieu la rencontre des femmes auxquelles le Sauveur adresse quelques mots :

« Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants. » Quant à Marie, si l'Evangile ne signale pas sa présence, la tradition la place sur la Voie douloureuse, guettant le passage de son Fils. Raphaël a représenté cette rencontre. Les bourreaux frappent Jésus, tombé sous sa croix. Sous les coups, il redresse la tête. En face de lui, tombée également sous le choc d'une violente émotion, Marie tend les mains au condamné. L'heure venue, la T. S. Vierge se tiendra debout sur le Calvaire. Maintenant, mère douloureuse, par delà les années, elle ne voit en son Fils que le tout petit bercé dans ses bras.

I

Le divin Maître savait que la voie du ciel est étroite, que les préceptes de l'Evangile sont austères, qu'il est dur pour l'homme de mourir à ses sens, de crucifier sa chair et que les hommes comprennent difficilement le mystère de la douleur. Aussi a-t-il voulu par son exemple nous apprendre à bien souffrir. Essayons à sa suite, à la suite de la T. S. Vierge, de pénétrer le mystère de la souffrance, pour admirer la sagesse de Dieu qui l'utilise pour expier le péché et racheter le monde.

Nos esprits, comme ceux des apôtres, des Juifs, sont rebelles à l'idée de la souffrance et de sa nécessité. Fréquemment, au cours des trois années de son ministère public, Jésus avait prédit les circonstances douloureuses de sa Passion. Les Evangélistes font remarquer que les Apôtres ne comprenaient pas les prophéties concernant le Messie souffrant. Ils partageaient en effet, sur la mission du Libérateur promis, les mêmes idées que leurs contemporains. Le Messie rêvé devait être un Messie glorieux, semblable aux anciens Juges, les surpassant encore par l'éclat et la soudaineté de son avènement, l'étendue de ses conquêtes, la félicité de son règne.

Jésus était le Messie, ses miracles le prouvaient. Comment dès lors pouvait-il être question pour lui de souffrir ? C'est que si les prophètes avaient contemplé le Messie à la droite de Dieu, ils l'avaient vu aussi les mains et les pieds percés. Ils avaient vu autour de la croix les ennemis du Messie branlant la tête et les soldats se partageant ses vêtements et sa tunique, après avoir consulté le sort. Ils avaient vu le Messie tellement défiguré et meurtri qu'il n'avait plus l'aspect d'un homme. Venu pour détruire le règne du péché, Jésus devait souffrir. Les Juifs ne l'ont pas compris.

La souffrance est fille du péché. En donnant à l'homme une âme raisonnable, Dieu l'avait élevé au dessus des créatures terrestres, avait fait de lui le roi des choses visibles. Cette âme raisonnable vous l'aviez, Seigneur, élevée à l'ordre surnaturel. Votre grâce avait fait de l'homme un fils de Dieu. Voir le Très-Haut, face à face, dans les splendeurs du ciel, telle était l'heureuse conséquence de cette élévation. D'autres dons avaient été ajoutés à ce riche présent de la grâce sanctifiante, don d'une science acquise sans fatigue, maîtrise parfaite des sens, exemption de la mort.

Placé dans un jardin délicieux où abondaient tous les biens, libre, heureux, l'homme n'avait à craindre ni infirmité ni déformation de l'âme ou du corps. Après une vie plus ou moins longue, Dieu transplanterait son fils adoptif au ciel, sans le faire passer par les affres de la mort. Les conditions mises par Dieu à la prolongation de ce bonheur n'ayant pas été remplies, l'homme perdit et la grâce et les dons surnaturels, dont la conservation était liée à sa fidélité.

Mais avant de mourir, l'homme devrait connaître la souffrance et la douleur. Les privilèges divins perdus, la nature a repris ses droits, les éléments divers dont le corps humain est composé tendent à la dissociation. Tout ce qui est matière s'use, l'homme en subit la conséquence dans son corps : ce corps qui se développe lentement au prix de mille soins et qui, après avoir atteint sa pleine vigueur, décroît rapidement, comme une lampe rougeoie et s'éteint quand sa réserve d'huile est épuisée.

A la cathédrale de Sienne se trouvent des bas-reliefs qui figurent les divers moments de la vie humaine. Un enfant poursuit un papillon ; plus loin, un jeune garçon, ses livres sous le bras, se rend à l'école ; à côté, un adolescent, le faucon au poing, part pour la chasse. L'adolescent, à la fin de la série, n'est plus qu'un vieillard vêtu de fourrures et qui, un chapelet à la main, songe à son éternité.

Ainsi va la vie, « vapeur qui paraît pour un temps et qui ensuite sera dissipée. » (Jac., IV, 15). Elle passe « comme la trace d'un nuage » et s'évanouit « comme un brouillard que chasse le soleil. » (Sap., II, 3). Le pécheur qui va mourir, reconnaît que « toutes choses ont passé comme une ombre et comme un messager rapide, comme un navire qui fend l'eau ; lorsqu'il est passé, impossible d'en retrouver la trace, impossible de retrouver le sentier tracé par la carène dans les flots ; comme un oiseau qui traverse l'air,.... ainsi nous sommes nés et aussitôt nous avons cessé d'être. » (Sap., V, 9-13). L'homme souffre de voir ainsi se ruiner progressivement son pauvre corps et la vie lui échapper comme l'eau dans la main s'écoule entre les doigts.

II

Une autre souffrance vient à l'homme de ce que la durée de ses jours est incertaine. « Le matin, pensez que vous pouvez ne pas atteindre le soir, et le soir n'osez pas vous promettre de voir le jour suivant... Le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas. » *(Imitation)*. Encore si les heures qu'il nous est donné de vivre s'écoulaient dans le bonheur ! Mais dès son entrée dans le monde, l'enfant crie sa souffrance. Il faut pei-